

4

LE HAMEAU
DE CHANTILLY;

O U

LE RETOUR,
FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par H. E. DÉCOUR, et ***.

*Représentée, pour la première fois, à
Paris, sur le Théâtre de la rue de
Thionville, le 2 messidor an XI.*

Composé par l'auteur à sa demande

Décour

A P A R I S,

ALLUT, Imprimeur - Libraire, rue de
l'École-de-Médecine, n° 36.

chez Au Bureau du Journal Littéraire, cloître St.-
Honoré, n° 10, au fond de la cour, au 1^{er}.

BARBA, Libraire, Palais Égalité, Galerie
du Théâtre de la République.

A N X I I = 1 8 0 4.

PERSONNAGES.

M^{ME} FLORICOURT, vieille coquette.

JULIE, sa nièce.

DERVILLE, sous le nom de *Mensonge*,
frère de Julie.

FLORVILLE, amant de Julie.

GRIFFON, vieux Auteur.

RAPSODISTE, Journaliste.

PAPILLON, maître de danse.

FANFARE, maître d'armes.

NIGAUDET, jeune paysan, niais.

} CARICATURES



La scène se passe à Paris, au
Hameau de Chantilly.

LE HAMEAU DE CHANTILLY.

— — — — —
Le Théâtre représente un jardin ; on aperçoit des arbres çà-et-là ; sur le côté , une table , et quelques chaises.

— — — — —
SCÈNE PREMIÈRE.

FLOREVILLE, seul, sous l'habit de garçon limonadier.

Vorci la sixième soirée que je passe ici ; et je n'ai point encore aperçu ma chère Julie... Ah ! qu'il me tarde de la voir... Plus j'y songe , plus mon aventure me paraît plaisante... C'est à Lyon que je fais sa connaissance , peu de temps après notre liaison , sa mère , qui était veuve depuis plusieurs années , vient à mourir , sa fille dont l'éducation n'était point achevée est adressée à madame Floricourt , son départ mit nos deux cœurs dans un chagrin mortel.. A force de prières j'obtins de mon père , d'être envoyé à Paris pour me livrer au barreau ; j'arrive , madame Floricourt me refuse l'entrée de sa maison , alors Julie me prévient que sa tante , vieille coquette et par conséquent aimant le grand-monde , porterait nécessairement ses pas où elle croirait pouvoir se faire remarquer ; ainsi , j'espère que sous ce déguisement il me sera facile de la voir. Oh ! Julie , heureux si sou

La tutelle de ta tante, tu as pu résister à ses perfides leçons ! A Paris, le chemin étroit de la vertu est si glissant !

Air : *Jeunes filles, jeunes garçons.* (2 Hermites.)

Chez nous les naïves beautés
 Sans ingénuité mensongère,
 N'ont jamais besoin, pour nous plaire,
 D'avoir des charmes empruntés.
 Sans brillante parure
 Elles savent charmer ;
 Craindrait-on d'estimer
 Celles qui font aimer
 La nature.

Sept heures sonnent... rejoignons nos prétendus camarades, voici déjà deux de nos originaux ; éloignons-nous pour ne pas entendre leur impitoyable bavardage... Puisse comme eux, ma chère Julie, porter ici ses pas ! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

RAPSODISTE, GRIFFON.

RAPSODISTE.

Je vous le répète, mon cher Griffon, vous ne ferez jamais rien qui vaille, vous n'êtes pas assez flagorneur, soyez une bonne fois inspiré du vrai génie d'un poète, louez les grands, frondez les petits, c'est le seul moyen de réussir.

GRIFFON.

Ces moyens nous sont étrangers... les enfans du Parnasse les dédaignent.

RAPSODISTE, avec ironie.

Aussi les enfans du Parnasse meurent-ils toujours de faim.

GRIFFON, à part.

Il dit vrai

RAPSODISTE.

En vérité, je ne conçois rien à votre manière d'exister.

GRIFFON.

Elle est cependant toute simple.

RAPSODISTE.

Toujours logé au plus haut des étages.

GRIFFON.

Pour le beau jour.

RAPSODISTE.

Ne satisfaisant jamais que la moitié de votre
appétit.

GRIFFON.

Nous avons de bonnes raisons pour cela.

RAPSODISTE.

Médisant de tout le monde.

GRIFFON.

Pour faire parler de nous.

RAPSODISTE.

Mon cher, avec de pareils principes on est loin
d'acquérir une réputation, de tenir dans la société
un rang distingué.

GRIFFON, vivement.

Que m'importe!

RAPSODISTE.

Comment, peu vous importe... Vous ne savez
donc pas qu'une voiture seule fonde une réputation?

Air du Vaudeville de Claudine.

Le bruit d'un bel équipage

Est le signal du talent,

Rien ne séduit davantage

Que l'aspect d'un train brillant.

On vous croit un pauvre hère

Si l'on n'entend vos coursiers.

GRIFFON.

Sachez que le grand Homère

Marchait simplement à pieds.

RAPSODISTE.

Homère, je l'ai connu, c'est celui-là qui était bon
Français.

GRIFFON.

Oui, comme on est Grec à Paris.

LE HAMÉAU

RAPSODISTE.

Il n'était pas riche, à la vérité.

GRIFFON.

La pauvreté est l'apanage du mérite, et je me fais honneur de la mienne.

Air du Vaudeville du Fou supposé.

Lorsque j'aperçois un passant
Avec la figure affamée,
Je suis sûr que c'est un savant
Qui court après la Renommée.
L'homme ignorant ne s'enrichit
Qu'en se moquant de nos misères;
C'est pourquoi le proverbe dit :
Que besoin et talens sont frères.

RAPSODISTE.

Paradoxe ! la misère m'est inconnue, et je vous assure que ma porte lui restera fermée longtemps.

GRIFFON.

C'est ce qu'il faudra voir ! on ne fait plus fortune maintenant avec un Journal,

RAPSODISTE.

Eh ! pourquoi pas ? sachez, mon cher, que toutes vos fameuses réputations dépendent de nous, qu'un seul mot jeté au hasard suffit pour perdre même jusqu'aux hommes à talens, qui, pour la plupart, sont continuellement à nos pieds.

GRIFFON.

Rougissez plutôt de tourner à tous vents, d'encenser tour-à-tour les différentes passions qui nous dominent ; oui, je le soutiens, vous n'avez pour masque que celui de l'hypocrisie.

RAPSODISTE.

Impertinent !

GRIFFON.

Vous m'insultez...

RAPSODISTE.

Point de colère, et répondez-moi, comment vont

DE CHANTILLY.

vos théâtres cette année? dès qu'une pièce paraît,
zeste! elle est par terre.

GRIFFON, à part.

Il dit vrai.

RAPSODISTE.

Dès long-temps je m'occupe des moyens de re-
lever la scène française, et je réussirai.

GRIFFON.

Air du Vaudeville de la petite Métromanie.

Quel est l'homme assez téméraire
Pour vouloir ranimer les arts?
Hélas! le monde littéraire
Offre moins de pas que d'écart.
A Rhèdre, à Mèrope on préfère
Des amas de grossiers propos,
On quitte Racine et Voltaire
Pour bâiller aux drames nouveaux.

RAPSODISTE.

Taisez-vous, ignorant.

GRIFFON.

C'est bien à un pignée tel que vous, de m'imposer
silence.

RAPSODISTE.

Demain, demain mon Journal parlera de vous,
je vous affiche, je vous colporte...

GRIFFON.

Vous, pauvre palefrenier de Pégaze.

RAPSODISTE.

Qu'est-ce à dire, impertinent valet des Muses?

GRIFFON.

Porteur d'eau d'Hipocrène.

RAPSODISTE.

Balayer du Pinde.

GRIFFON.

Je m'avilis en répondant à un moucheur des
lumières des Lycées.

SCÈNE III.

RAPSODISTE, GRIFFON, FANFARE,
PAPILLON.

FANFARE.

COMMENT, morbleu ! nos savans se disputent.

RAPSODISTE.

Laissez-moi châtier ce téméraire.

PAPILLON.

Allons, du calme, de la tranquillité.

FANFARE.

Quoi ! deux amis...

RAPSODISTE.

Je serais bien fâché d'être le sien.

FANFARE.

Pour quelles raisons ?

RAPSODISTE.

Griffon prétend par son mérite valoir plus que moi.

FANFARE.

Comment ! diable, Griffon.

GRIFFON.

Je m'en rapporte à toi.

FANFARE.

Tu as tort Rapsodiste.

RAPSODISTE.

L'état de journaliste ne vaut-il pas mieux que celui d'auteur ?

FANFARE.

Vos deux états jouissent d'une haute considération, cependant rien encore n'est capable d'éclipser mon art.

RAPSODISTE.

Beau métier, ma foi, que celui de maître d'armes !

FANFARE.

Il honore toujours celui qui l'exerce avec dignité.

Air :

Air : *Dans ce salon , ou du Poussin.*

Fameux dans l'art de s'escrimer
 A Paris on prend une salle,
 Aisément on se fait aimer,
 Quand avec gloire on se signale ;
 Pour accroître mes intérêts ,
 J'exerce l'époux aux baguettes,
 Avec lui parlant de fleurets ,
 Aux femmes je conte fleurettes.

R A P S O D I S T E.

Quelle présomption ! et toi , qu'en penses-tu ?

F A N F A R E.

Oui' interroge-le , tu vas voir.

P A P I L L O N.

Jamais un trait de ton esprit ne vaudra le moindre
 de mes rigaudons.

Air : *des Pierrots.*

Par-tout mon talent pour la danse
 Me garantira des sifflets,
 Je'suis le seul qui puisse , en France,
 Obtenir de brillans succès.
 Mes créanciers je les balance,
 Mes rivaux , je les fais walsen ,
 Aux femmes j'apprends la cadence ,
 Les maris je les fais chasser.

G R I F F O N.

Ma foi , voilà de beaux juges , pour moi , je les
 récuse.

P A P I L L O N.

Peu m'importe ! je n'en suis pas moins l'enfant
 gâté de la capitale.

G R I F F O N.

Tu n'es pas le seul.

F A N F A R E.

Tenez , voici mon résumé ... restez tous comme
 vous êtes , (*à Griffon.*) Toi , Griffon , fais-toi siffler ,
 tu ne seras pas le seul , on ne s'en apercevra pas !
Rapsodiste) Toi , conserve ton Journal , tu ne

B

manqueras pas d'occupation, si tu veux médire ; quant à Papillon et moi, notre réputation est faite, lui pour battre des entrechats à perte de vue, et moi, pour faire passer dans l'autre monde, un homme avec l'élégance et la propreté reconnue par les règles de mon art. Ah ! ah !

GRIFFON, *avec ironie.*

Sublime raisonnement !

PAPILLON.

Il vaut bien le tien.

FANFARE.

Puisque tout dans la vie doit avoir une fin, que chaque jour nous voyons naître et terminer une querelle sans mort d'homme, et quelquefois le verre à la main, je suis d'avis, par le desir que j'ai de vous fréquenter long-temps, que vous juriez sur le vin que renfermera la plus grande bouteille, d'oublier les petites vérités que vous vous êtes dites : le jurez-vous ?

GRIFFON, *à part.*

Je dois le ménager comme journaliste.

RAPSODISTE, *à part.*

Il est à craindre comme auteur.

GRIFFON, RAPSODISTE, *ensemble.*

Nous le jurons.

FANFARE.

Enfin je triomphe, puisque par mon éloquence jésuis parvenu à réconcilier deux amis.

PAPILLON.

Deux amis, c'est bien le mot.

FANFARE.

Allons, qu'une embrassade fraternelle soit le sceau du contrat d'union.

RAPSODISTE, GRIFFON, *ensemble.*

Très-volontiers.

PAPILLON.

Scène très-attendrissante, ma foi !

FANFARE.

L'heureuse journée ! elle rallie l'amitié et les ta-

DE CHANTILLY.

lens ; maintenant courons mettre à exécution notre serment.

Tous.

Partons... (ils sortent.)

SCÈNE IV.

MENSONGE, MME FLORICOURT,

JULIE.

MENSONGE.

VENEZ, venez, belles dames, ce côté me paraît plus joli.

MME FLORICOURT.

Nous sommes au hameau de Chantilly, je m'y reconnais.

MENSONGE.

Oui, madame ; (quoique nouvellement arrivé, vous voyez que je connais déjà ce que Paris renferme d'agréable et d'enchanteur.)

Air : *Vouslez-vous suivre mon desir.*

Où trouver un lieu plus charmant

Que ce jardin pour se distraire ?

C'est ici qu'à son tendre amant

Fillette accorde un doux salaire.

Tout s'y réunit pour charmer,

Les beautés, les modes nouvelles :

Comment se défendre d'aimer.

L'asile favori des belles ?

MME FLORICOURT ?

Quant à moi, je trouve cet endroit céleste.

MENSONGE, *appelant.*

Garçon !... il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde.

MME FLORICOURT.

Oui, mais tant de poussière que j'ai cru étouffer...
(à Julie) Comment te trouves-tu ?

JULIE.

Très-bien, ma tante.

MENSONGE.

Mademoiselle paraît rêveuse ! - Garçon-garçon !

MME FLORICOURT.

Il se fait bien attendre...

MENSONGE.

Pardon, je vous quitte un instant, je vais moi-même à la découverte. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MME FLORICOURT, JULIE.

MME FLORICOURT,

Tu vois, ma chère Julie, l'époux auquel je te destine, n'est-il pas aussi aimable que spirituel ? que de grâces ; quelle tournure élégante ! et pas encore trente ans ; j'exige que tu lui fasses un meilleur accueil.

JULIE.

Ah ! ma tante, que me prescrivez-vous-là ?

MME FLORICOURT.

Ma volonté... il te faut un mari, et maintenant, on n'y regarde pas de si près en pareille occasion ? Chut, le voici.

SCÈNE VI.

MENSONGE MME FLORICOURT,
JULIE.

MENSONGE.

Point d'impatience, mesdames, on va nous servir à l'instant, asseyons-nous ici, nous serons à portée de tout voir...

MME FLORICOURT.

Volontiers. (*à part.*) Ce jeune homme me paraît charmant. (*à Julie.*) Allons, ma nièce, allons donc, l'air plus gai.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FLORVILLE
apportant des glaces.

FLORVILLE.
 Voici ce que vous avez demandé. (*à part.*)
 Ciel! Julie.

JULIE, *à part, avec émotion.*
 Que vois-je? Florville!

FLORVILLE, *bas à Julie.*
 Silence..

MENSONGE.
 Tenez, garçon, voici nos trois billets d'entrée,
 c'est le compte, n'est-ce pas?

FLORVILLE.
 Oui, monsieur: (*bas à Julie*) espérez. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.
 MENSONGE, MME FLORICOURT,

JULIE.

MENSONGE.
 PERMETTEZ-MOI de vous servir.

MME FLORICOURT.
 Mille remerciemens (*Moment de silence.*)

MENSONGE.
 Qu'en dites-vous?

MME FLORICOURT.
 Délicieuses.

MENSONGE, *à Julie.*
 Et vous, mademoiselle?

JULIE.
 Excellentes?

MENSONGE.
 On n'y a pas épargné le citron.

MME FLORICOURT.

Dites-moi, mon cher, comment faites-vous dans vos voyages pour vous procurer de la glace, je ne prévois pas qu'il soit facile d'en trouver dans tous les climats.

MENSONGE.

Au contraire, madame, on en trouve par tout.

Air du Panorama.

Maintes belles ne sont que glaces

Après de leurs époux glacés ;

Beaucoup d'écrivains à la glace

Des garçons par la peur glacés ;

Des faquins courant à leur glace

Qu'un seul reflet montre glacés ;

Des politiques à la glace,

Qu'un revers rend deux fois glacés.

MME FLORICOURT.

Je suis bien de votre avis.

MENSONGE.

Changeons de conversation . . . vous ne m'avez pas encore dit l'impression que vous causait ce jardin.

MME FLORICOURT.

Mais je vous l'ai dit, je le trouve toujours joli.

MENSONGE, à Julie.

Magnifique, n'est-il pas vrai ?

JULIE.

Charmant !

MME FLORICOURT.

C'est dommage qu'on n'y voit jamais aucune fleur.

MENSONGE.

J'en aperçois cependant de plus d'une espèce.

AIR : Souvent la nuit quand je sommeille.

Dans ce séjour le militaire

Vient nous présenter des lauriers,

Et les époux, heureux naguère,

Du métyr portent les palmiers ;

Le souci croît pour le profane,
 Le tournesol au courtisan,
 L'ortie à plus d'un médisant,
 Et de tous côtés le pas-d'âne.

MME FLORICOURT.

A propos de choses étonnantes, êtes-vous allé voir nos monumens, nos Musées... et nos modes? qu'en pensez-vous?

MENSONGE.

Vos modes, elles deviennent de jour en jour plus extravagantes.

MME FLORICOURT.

Vous conviendrez avec nous que rien n'est plus frais.

Air: des Etablissemens nouveaux.

De Pallas un casque élégant
 Succède aux guirlandes de Flore,
 Des Houris le turban charmant
 Fait place aux voiles de l'Aurore.
 Puis chapeaux à la Frascati
 Avec les pampres d'Ariane.

MENSONGE.

Tandis qu'en tout temps le mari
 Se voit coiffé comme Diane.

MME FLORICOURT.

Oui, monsieur, Paris est, selon moi, le lieu qui renferme le plus de merveilles; vous en serez content... nous y professons toutes les hautes sciences, même celles les plus abstraites, le grec, l'astronomie, la physique. Eh! bien, croirez-vous que cette petite s'est toujours refusée à les apprendre.

MENSONGE.

Mademoiselle a eu raison, le grec n'est pas fait pour le beau sexe.

MME FLORICOURT.

Mais l'astronomie n'est-elle pas une science céleste?

Il est encore prudent de ne pas la connaître.

Air du Vaudeville de l'Asthénie.

Pour rendre son époux heureux ,
Toujours à la vôte azurée ,
Femme qui fixe ses beaux yeux ,
Devient pour lui trop éclairée .
Maint savant s'en trouverait mieux ,
Pour conserver son caractère ,
Avant de lire dans les cieux ,
D'apprendre à lire sur la terre .

MME FLORICOURT.

Ainsi, d'après votre opinion, la femme ne doit
cultiver aucun art ... nous ne vivons cependant
qu'au milieu des femmes savantes.

M E N S O N G E .

Nous ne nous en plaignons, que parce qu'elles nous
dérobent des momens que nous saurions employer
beaucoup mieux auprès d'elles.

Air du Vaudeville de l'Avaro et son Ami.

Par mille vertus agréables
Combien de femmes à Paris ,
Sans vouloir passer pour aimables
Se distinguent par leurs écrits .
Plus d'une courant à la gloire ,
En échappant aux lois du temps ,
Voit inscrire par ses talens ,
Son nom aux temple de Mémoire

MME FLORICOURT.

De la philosophie, c'est admirable !. Le temps s'avance, et j'ai promis à madame de S. Just qui se promène au fond de ce jardin, d'aller causer avec elle, je vous laisse un instant. (*à part.*) Je suis bien aise qu'ils aient un entretien. (*bas à Julie.*) Songe à ce que tu lui diras (*bas à Mensonge.*) Sauvez-vous de ma leçon.

MENSONGE, (*bas à madame Floricourtr*
Laissez-moi faire. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

MENSONGE, JULIE.

JULIE, *à part.*

Que lui dire ?

MENSONGE, *hésitant.*

Votre tante vous a-t-elle fait part, mademoiselle ;
du motif qui m'appelle près de vous ?

JULIE, *avec modestie.*

Oui, monsieur.

MENSONGE, *avec dissimulation.*

Me sera-t-il permis de jouir du doux titre de votre
poux ? (*A part.*) Si elle savait qui je suis.

JULIE.

L'hymen exige des réflexions.

MENSONGE, *à part*

Oui, surtout quand c'est moi qui le propose.
(*Haut.*) se pourrait-il que vous eussiez à en
faire.

JULIE.

Je l'avoue, monsieur, je craindrais de ne pas vous
rendre heureux... pardonnez ma franchise.

MENSONGE.

Seriez-vous insensible à l'amitié ?

JULIE, *avec émotion.*

Oh! non...

MENSONGE.

Refuseriez-vous de couronner mon amour? . . De
grâce prononcez sur mon sort.. (*A part.*) Pourvu
qu'elle ne me prenne point au mot.

JULIE, *à part.*

Que lui répondre? .

C

LE HAMEAU

M ENSONGE.

Votre cœur ne serait-il plus à vous ?

JULIE, *hésitant.*

Monsieur...

M ENSONGE.

Vous hésitez.. J'ai deviné juste.

JULIE.

Air : Voilà bien là ces lâches mortels :

(Sterne à Paris.)

Je ne puis cacher plus long-temps
 Tout le chagrin qui me dévore,
 Sur l'objet de mes sentimens
 Daignez apprendre plus encore :
 Un jeune homme a surpris mon cœur,
 J'étais novice et sans défense ;
 Vous pouvez combler mon bonheur,
 En secondant mon espérance.

M ENSONGE.

Soyez persuadée que ma seule envie est de com-
 plaire à vos desirs. (*A part*) Je veux qu'elle me
 doive son bonheur.

JULIE.

Je n'ose y croire.

M ENSONGE.

Ce jeune homme vous est donc bien cher ?

JULIE.

Pouvez-vous en douter ?

Même air.

Tous deux nous reçûmes le jour
 Sous l'humble toit de l'innocence,
 Et les douces lois de l'amour
 Nous enchaînèrent dès l'enfance.
 De la candeur le coloris
 Était notre simple parure,
 Lier deux cœurs si bien unis
 C'est rendre hommage à la nature.

M E N S O N G E.

Oui, belle Julie, je suis incapable de contrarier vos sentimens ; je veux moi-même contribuer à votre bonheur !

J U L I E.

Ma tante lui ayant interdit l'entrée de sa maison, il n'a trouvé d'autre moyen pour me voir, que de prendre l'habit de garçon, et c'est lui-même qui nous a servi aujourd'hui.

M E N S O N G E.

Est-il connu de madame Floricourt ?

J U L I E.

Non, heureusement que tout ne s'est fait que par écrit ; ce cher Florville !

M E N S O N G E, *vivement.*

Florville, dites-vous ? ne fut-il pas l'ami de votre mère ?

J U L I E.

Hélas ! il sçut s'en faire estimer, et elle n'eut pas à s'en plaindre.

M E N S O N G E, *à part.*

Mes doutes sont éclaircis. (*Haut.*) Il suffit : dès aujourd'hui même il sera votre époux.

J U L I E, *vivement.*

Se pourrait-il ?

M E N S O N G E.

Oui, j'en jure par le pouvoir que j'en ai.

J U L I E.

Mon bonheur est à son comble !

M E N S O N G E.

Maintenant retournons vers votre tante, et sur tout que notre conversation lui soit inconnue.

(*Ils sortent.*)

S C È N E X.

FANFARE, GRIFFON, RAPSODISTE,
PAPILLON, NIGAUDINET.

FANFARE, à Nigaudinet.

Allons, jeune homme, point de timidité... à ton
âge...

NIGAUDINET.

Eh bien ! à mon âge...

RAPSODISTE.

On ne doit point redouter de se montrer en public.

NIGAUDINET.

Dam, que m'voulez-vous, moi c'n'est pas ma
faute; je m'rapelle encore c'que ma dit mon père
avant d'partir : Nigaudinet, m'a-t-il dit comme ça,
tu vas dans la grande ville, songe que ceux-là qui
y habitent n'sont pas tretous taillés sus l'même pa-
tron, méfie-toi d'tout le monde pour n'être dupe
d'personne, n'entres-y que p'tis à p'tits, et souviens-
toi qu'la vertu y tient un étroit sentier, qu'il ne faut
pas attendre pour l'parcourir d'être avant dans la
ville ? V'là, messieurs, les p'tôp'es paroles d'mon
père, (A Fanfare.) Vous le connaissez, vous, n'est-
y pas vrai qu'c'est lui.

FANFARE.

Comme si nous l'entendions parler.

PAPILLON, à part.

Joli papa, ma foi!

NIGAUDINET.

Mafine je n'suis pas fâché d'être ici, quel biau
ardin ! ah ! les belles dames.

FANFARE.

Ce n'est encore là, mon cher Nigaudinet, qu'un
échantillon de nos plaisirs.

NIGAUDINET.

J'suis loin d'connaître l'reste, mais l'échantillon
m'plait déjà.

FANFARE.

Loin du village où tu végétais, tu vas fleurir dans cette ville.

N I G A U D I N E T , avec importance.

Fleurir ; oui, certainement, il ne m'faut montrer une chose qu'une quarantaine de fois, j'la sais tout d'suite.

Air : Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Autant que vous intelligent,
Sans m'donner beaucoup d'peines,
J'veux parvenir par mon talent

A des places certaines.

Quittant bientôt

Mon air nigaud,

Quand on m'v'erra

Chacun dira :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Regardez l'fier sujet que v'la,

Là, là.

(EN C H Œ U R .)

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Regardez l'fier sujet que v'la,

Là, là.

R A P S O D I S T E .

Il faut profiter de si belles dispositions.

FANFARE.

Tu as sans doute des lettres de recommandation ?

N I G A U D I N E T .

Belle demande, je suis t'adressé à monsieur cas-
setête, maître d'école ; c'est celui-là qui passe pour
être universel en tout, et auquel personne n'est ca-
pable d'en rivaliser, il connaît jusqu'aux mathéma-
tiques.

R A P S O D I S T E .

Un maître de mathématiques devient inutile, d'a-
près notre nouvelle manière de calculer.

Air : Dorilas contre moi des femmes?

L'addition de nos richesses
Se fait comme en tous les pays ,
La division des largesses
Nous attire beaucoup d'amis ;
Depuis quelques temps dans la France
On voit moins de soustraction ,
Nos exploits donnent l'abondance
Par leur multiplication.

G R I F F O N .

Quelle bonhomie !

F A N F A R E .

Je gage , mon cher , que tu auras du goût pour
les armes?

N I G A U D I N E T .

Moi , point du tout : d'ailleurs j'aurais trop de
regret d répandre l'sang de mon prochain , et puis
j'n'ai pas envie de me faire tuer.

F A N F A R E , avec ironie.

Quelque jeune étourdi n'aurait qu'à t'insulter , il
faut bien en tirer vengeance.

N I G A U D I N E T .

J'serai leur homme.... mais pour l'bâton de
longueur.

F A N F A R E .

Ei donc ... ce procédé n'est pas celui de l'héri-
tier d'une famille honnête , je veux absolument ac-
quérir un nom fameux dans l'art de s'envoyer po-
liment dans l'autre monde.

R A P S O D I S T E .

Je veux , moi , vous apprendre à lire.

P A P I L L O N .

Et moi , à danser ; car la danse est un moyen
pour parvenir auprès des belles.

Air du rondeau Allons en Russie.

En France
Avec la danse
Assez souvent
Le tendre amant

Devient vainqueur
 D'un jeune cœur.
 Fillette
 Qu'au bal on guette ;
 Dans ce séjour
 Au dieu d'Amour,
 A ses discours
 Cède toujours.
 Si j'use
 Parfois de ruse,
 De mon crédit,
 De mon esprit,
 Fille à mon vœu
 Donne un aveu,
 A ma constance,
 A la cadence,
 Je dois, ma foi,
 Le choix heureux qu'on fait de moi.
 En France, etc.
 La sévère vieillesse
 En vain gronde sans cesse,
 Je suis
 Peu ses avis,
 Car mes amis
 J'en ris.
 En France, etc.

N I G A U D I N E T.

Laissez donc, vos manières sont trop maniérées :
 Il n'y a pas mon égal dans un hectolitre à la ronde,
 il faut m'voir battre des entrechats en ailes de pi-
 geons, j'fais tant d'plaisir que cela fait peur ; c'est
 égal, vous m'apprendrez toujours ce qu'il y a
 d'plus nouveau.

P A P I L L O N , à part.

Excellent moyen de nous divertir.

N I G A U D I N E T.

Je desire aussi qu'vous m'donnissiez l'goût du
 jour, j'vois qu'm'on costume doit paraître plaisant à
 ceux là qui n'sont jamais sortis d'leux Paris et un

habit nouveau m'est j'crois très-nécessaire, qu'en pensez-vous, mes amis?

PAPILLON.

Vous ne pouvez mienx vous adresser qu'à moi, j'ai le tailleur à la mode, le fameux Thomassin, rue Bétizi; je me charge, encore de vous donner le genre aimable qu'exigera votre nouvel ajustement.

NIGAUDINET.

Grand merci! je n'voulous avoir que s'tilà que j'ons r'çu en partage dans nos villages, je n'sommes pas accoutumés à prendre des airs qui nous conviennent pas du tout.

FANFARE.

Bien parlé, bien parlé.

RAPSODISTE.

Passablement pour un villageois.

NIGAUDINET, avec enthousiasme.

Oui, messieurs, j'vais vous parler mieuX encore: j'vous propose, pour l'plaisir de la société, de convertir en consommation utile, le franc cinquante centimes, que nous a demandé l'hardi Chinois, bouté tout justement à la porte de la grille de c'jardin. Qu'en dites-vous?

P O U S.

Bravo! bravissimo!

NIGAUDINET.

Air: *Ah! la bonne nouvelle.*

Enfans de la folie
Chantons à l'unisson:
Le chagrin ne s'oublie
Qu'en vidant le flacon.

PAPILLON.

Moi, je vante la danse.

RAPSODISTE.

Moi, je hais les beaux vers.

FANFARE.

Moi, je bois...
GRIFFON.

Moi, j'en pense
Instruire l'univers.

T O U S.

(M. NICHOU.)

Effaïs de la folie
Chantons à l'unisson?
Le chagrin ne s'oublie
Qu'en vidant le flac... (Ils sortent.)

S C È N E X I.

FLORVILLE, seul.

Mon rival vient de me remettre cette lettre (après l'avoir lue); je ne dois plus rien craindre et Julie est à moi. Je puis pour le coup croire à sa constance.

Air: *Ce monchoir, belle Raimonde,*

De perdre et de volage
Pourrait-elle m'acheter?
Quand sur ses lèvres, pour gage,
J'ai su lui prendre un baiser.
Jamais de notre tendresse
On ne verra le déclin:
Eh trahit-on sa promesse

Quand le cœur guide la main.

Les voici avec madame Floricourt, cachons-nous pour écouter leur conversation... Ici, l'adresse est permise.

Air: *Bouton de rose,*

Usant de ruse

N'est pas fait avec un rusé.
La bonne cause est mon excuse
Lorsqu'un trompeur est abusé
Usant de ruse. (Il sort.)

SCÈNE XII.

MENSONGE, MME FLORICOURT,
JULIE.

MENSONGE.

OUI, madame, l'estrelien délicieux que j'ai
eu avec votre adorable nièce a suffi pour mettre
le comble à mes souhaits.

MME FLORICOURT, avec joie.

Elle vous a donc appris enfin..

JULIE.

J'ai rendu justice à monsieur. (*A part.*) Je ne
conçois pas son projet.

MME FLORICOURT.

Ne perdons pas des moments précieux. (*A Mensonge.*) Vous
courrez chez mon notaire pour lui
annoncer que dans une heure, il ait à se trouver
chez lui pour affaire importante, et vous, mademoi-
selle, remerciez-moi de vous établir aussi avanta-
geusement.

MENSONGE.

J'y vole, (*A part à Julie.*) Ne craignez rien.

(*Il sort.*)

JULIE, à part.

Je m'y perds.

SCÈNE XIII.

MME FLORICOURT, JULIE.

MME FLORICOURT, avec vivacité.

ENFIN, mademoiselle, vous êtes au point de raison
que je desirais.. C'est fort heureux..

JULIE.

J'ai obéi, ma tante, persuadée cependant que
vous faites mon malheur. (*A part.*) Espérons.

MME FLORICOURT.

Comment, raisonneuse, votre malheur?.. Pensez-vous que Florville auquel vous prétendez vous unir, puisse vous rendre heureuse? Tout son mérite consiste dans la possession de quelques vertus.

JULIE.

Il est vrai que ces avantages sont très-peu de chose depuis que ceux de la richesse les remplacent.

MME FLORICOURT.

Qu'importe, mademoiselle, ce ne sont pas vos affaires.

Air: *Voilà bien ces lâches mortels.*

Dans tous les temps, pour acquérir
 Une immense et prompte richesse,
 Il n'a fallu, pour l'obtenir,
 Qu'un grand bonheur, qu'un peu d'adresse
 La fortune à chaque moment
 Aime à produire une merveille;
 L'argent peut venir en dormant...

JULIE, avec force.

Jamais le crime ne sommeille.

MME FLORICOURT.

Suis les conseils que je te donne, ma bonne amie, tu n'auras pas lieu de t'en repentir... Tu m'es si chère!

JULIE.

Peuvent-ils, hélas! éteindre mes sentimens?

MME FLORICOURT, l'interrompant.

Tout cela n'est qu'une folie.

JULIE, avec vivacité.

Pour ceux qui n'encensent que l'intérêt.

MME FLORICOURT.

D'accord; mais Mensonge est un trop bon parti pour ne pas en profiter.

JULIE.

Mon cœur, vous le savez, ne peut se partager

puisqu'un autre l'a reçu. Cependant j'obéis: (à part)
j'espère bien que non.

MME FLORICOURT.

Vous avez raison, car je veux, j'entends, je prétends
que Mensonge soit votre époux...

JULIE.

Le voici. (A part.) Florville... Tout va s'éclaircir.

SCÈNE XIV.

MME FLORICOURT, JULIE,
MENSONGE, FLORVILLE, en habit bourgeois.

MME FLORICOURT.

Vous arrivez fort à propos, mon cher, pour mettre
fin à une discussion qui me fait tourner les sens.

JULIE, à part à Mensonge.

De grâce, appeaisez mes maux.

MENSONGE, bas à Julie,

Mon retour n'a que ce but.

FLORVILLE, à part.

Dieu! serait-il vrai?

MENSONGE.

Vous ajoutez sans doute, madame, à la main de
mademoiselle votre nièce, les cinquante mille francs
que lui légua sa mère?

MME FLORICOURT.

Qu'entends-je?

MENSONGE.

Vous pâlissez!

JULIE.

Je suis interdite.

MME FLORICOURT.

De quel droit, s'il vous plaît?

MENSONGE.

Du droit dont jouit un tuteur et son frère Derville.

JULIE.

Mon frère!

FLORVILLE.

Son frère!

DE CHANTILLY.

MME FLORICOURT.

Son frère!... C'est une imposture.

MENSONGE.

Le testament de notre respectable mère suffit assez pour me justifier... Je rentre dans mes droits et j'en use pour rendre le bonheur à ma sœur... Mon cher Florville, approchez, Julie est à vous.

MME FLORICOURT, *à part.*

Quelle leçon!

FLORVILLE.

Ma chère Julie! ah, monsieur, que ne vous dois-je pas!

MENSONGE.

Vous ne me devez rien, j'ai tout fait pour l'honneur; et le nom que j'ai emprunté m'a servi à connaître les sentimens vertueux de ma sœur et à déjouer les projets de sa perfide tante. (*A madame Floricourt.*) Les lois, madame, sauront prononcer sur nos intérêts.

MME FLORICOURT

Demain, après demain, l'instant m'est indifférent.

Air du Vaudeville du Mameluck.

Croyez-vous de la justice ?
Me faire peur? non jamais;
Quand on a de la malice,
On ne craint pas les procès.
C'est envain qu'à ma fortune
Vous prétendez en ce jour,
Vous n'aurez que ma rancune
Pour prix de votre retour.

(*Elle sort avec fureur.*)

SCÈNE XV^{ÈME} ET DERNIÈRE.
MENSONGE, JULIE, FLORVILLE.

MENSONGE.

Même air.

Après un moment d'orage
Doit succéder le bonheur;

BOULE HAMEAU DE CHANTILLY.

Sans attendre davantage ,
Je couronne votre ardeur.
Que pour jamais l'injustice
Trouve sa perte en ce jour ;
Et puisse un jour si propice
Être souvent de retour !

FLORVILLE.

Un amant près de sa belle
Éprouve-t-il des rigueurs ?
En papillon infidèle ,
Il recherche d'autres fleurs :
Pour moi, loin de ma maîtresse
Je ne saurais vivre un jour :
Rarement à la tendresse
On refuse un doux retour.

JULIE, au Public.

Chaque soir en cette ville
On ne voit que du nouveau ;
Souvent c'est au Vaudeville,
Et quelquefois à Faydeau ;
Mais si notre badinage
A sçu vous plaire en ce jour,
Du moins dans votre voyage
N'oubliez-pas le retour.

20 11 65

FIN.